

# **Les Goélands**

Patrick Morel

# Les Goélands

*roman policier*

*Photographie de couverture :*  
© Guillaume de Laubier

© Editions des Falaises, 2020  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



*À tous les naufragés.*

*Le bel âge de l'amour. Eh ! Que ferait le bel âge sans l'amour ? Une longue maladie, ou n'existerait pas ou végéterait. L'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer : ils y excitent souvent la tempête, cela est vrai, ils causent même quelquefois des naufrages.*

*Mais aussi les vents seuls la rendent navigable. C'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit sa conservation ; et s'ils la rendent dangereuse, c'est au pilote à savoir manœuvrer.*

Ninon de Lenclos, *Lettres*, 1652

1

Elle me plaquait.

Elle me plaquait et je ne tentai rien pour la retenir...

Un choc.

Un véritable séisme dont je n'imaginai pas les répliques.

Sensation bizarre que ce départ inopiné. Une prise de conscience tardive d'un vide abyssal, avant qu'une vague de fond ne noie mes certitudes dans une profusion d'instantanés à laquelle, jusque-là, je me rattachais.

Lise m'avait lancé un dernier regard. Une œillade lourde de ces non-dits qui vous glacent. Une bombe qu'elle avait dégoupillée avant de refermer la porte sur notre histoire. Avec la sérénité d'un ange converti sur le tard au terrorisme. Trois années dynamitées en quelques fractions de seconde. Sans éclats. Sans mots. Sans violence. Dans une maîtrise de l'acte parfaitement consommé.

Et, en quelques heures, j'étais devenu un autre. Une entité à reconstruire. Un vrai chantier.

La bouteille de Chivas m'aida. Un réconfort au milieu de la tempête. Un avant-goût du gouffre qui me tendait les bras.

J'avais bien essayé de mettre de la musique pour dissi-

per le malaise mais aux premières notes de *Timestretched*, je compris que je boirais ma mélancolie jusqu'aux aurores. Jusqu'à ce petit matin blême, fatal d'ordinaire aux condamnés.

J'entamais mon sixième ou septième verre lorsque la sonnerie du téléphone m'interpella. M'arracha à cette torpeur nauséuse.

Je m'en amusai quelques instants. Par pure vanité. Laisser le temps au temps. Le remords à l'acte. Mais devant l'insistance de mon correspondant, je réalisai que Lise ne pouvait se renier de la sorte, trop égotiste pour exprimer une quelconque idée de repentance.

Je décrochai.

Une voix tendre me ferra.

– Monsieur Labiche ?

– Ouais, grommelai-je sans avoir à forcer la gravité du timbre.

– Monsieur Félix Labiche ?

– Ouais... Ouais... C'est pourquoi ?

– Maudit... Reynald Maudit. Vous vous souvenez ?

Je sondai le brouillard en lieu et place de mon cerveau.

– ... Mais si ! Troisième neuf. La SEGPA du collègue... Vous aviez remplacé Berthier...

Pas de quoi pavoiser. Je visualisai les fauves. Une bande d'asociaux et de déjantés ayant cherché à me bouffer la laine sur le dos durant les trois semaines du remplacement.

– Ouais ... et alors ? beuglai-je en me sentant rétrospectivement pousser des crocs.

Du même coup, il me sembla que la ligne s'enrhumait.

– Enfin... heu..., bégaya-t-il, j'croisais que vous auriez pu m'aider...

– À quel sujet ?

– J'me suis souvenu de ce que vous disiez...

– Et qu'est-ce que je disais ?

– Que dans la merde, nous pouvions compter sur vous.

– T'as vu l'heure ! Un samedi soir qui plus est...

– Un dimanche matin, m'sieur...

– Et ?...

Je perçus un autre blanc. Une hésitation durable.

– J'suis dans la merde, m'sieur... Une sale embrouille !

Et là, comme par miracle, la trombine du Reynald surgit des limbes de ma mémoire. Un visage grêlé de taches de rousseur monté sur un corps taillé en asperge. Une sorte d'animal efflanqué dont on ne se méfiait guère de prime abord.

Du moins, pas assez !

– Tu n'as pas de potes pour t'aider ? suggérai-je. De la famille ?

– La merde, ça schlingue...

Je reconnus bien là tout son art du raccourci. Cette façon abrupte de vous balancer les choses.

– Et les flics ? T'as essayé ? C'est peut-être de leur ressort.

– C'est là où est le blême...

Plus la conversation s'éternisait, plus je pataugeais. À cela venaient s'ajouter des images de Lise que je n'arrivais plus à capturer. Ce qui, malgré les effets de la boisson, augmentait mon trouble.

– Enfin, pourrais-tu m'expliquer ce qui t'arrive ?

– Au phone, ça va pas le faire... Faudrait qu'on s'voie ?

– Où ?

– À l'embarcadère du canot de sauvetage...

Je voyais.

Et sans autre assurance que mon silence, il raccrocha.

Je réfléchis.

J'essayai tout du moins, même si l'effort me coûta, puis je m'ébrouai, tel un labrador chafouin que l'idée de ressortir à un peu plus de deux heures du matin ne

réjouissait guère. Le froid. La neige. Des sensations de déjà-vu. Un remake de ma sortie de l'après-midi à Rouen. Une manif pour le devenir des retraites. Un chant du cygne de la *France d'en bas* consciente qu'en haut lieu on allait tout tenter pour la flinguer.

Une autre époque. Un temps où nous étions encore deux. Où Lise et moi partagions encore des sentiments de révolte. Un idéal de reconquête.

Reynald m'avait donné rendez-vous à la presqu'île.

Je ne savais pas si je devais m'en réjouir ou m'auto-flageller.

Ma 204 ne sembla guère plus enthousiaste que moi à l'idée de ressortir. La batterie donnait des signes de faiblesse et, pour une fois, nous étions à l'unisson. Deux vrais losers.

Malgré cela, cinq minutes plus tard, je garai mon anti-quité devant le ponton de la SNSM. Le quai était désert. Derrière le pare-brise embué, je distinguais le *Cap Fagnet* tirant paresseusement sur ses amarres. Une vision floue d'un mouvement imperceptible. Une sorte de mirage dont je ne semblais être que l'unique témoin.

Mû par je ne sais quel réflexe, j'abandonnai ma bulle protectrice et me retrouvai sous une lueur légèrement bleutée. Un filtre sublimant à l'excès la nuit sibérienne et ses fantômes bien réels.

Devant tant de blanc, je réprimai un frisson. Un spasme de pure protestation que l'usine frigorifique dans mon dos prolongea. Le ronronnement de ses compresseurs donnait un semblant de vie au décor vampirisé par les structures abandonnées de l'ancienne boucane. Un bâtiment dont les Fécampoïses se désespéraient de voir un jour la réhabilitation.

J'allumai un cigarillo, histoire de me réchauffer. De me donner une bonne raison de prolonger l'attente.

L'inhalation du tabac me procura un bref soulage-

ment. Une sorte d'entracte dans ma lente descente aux enfers.

J'arpenai un moment le quai avant de revenir à mon point de départ, tout heureux de me couler à nouveau dans l'onde de chaleur que je venais d'abandonner.

C'est alors que deux ombres fondirent sur moi.

Sans difficultés, j'identifiai Reynald, cette ablette à l'expression faussement naïve. L'autre était plus imposant. Une sorte de grand escogriffe hirsute et mal fringué. Un couple disparate qui s'invita sans vergogne dans mon intimité.

Reynald à la place du mort. L'inconnu sur la banquette des grands brûlés.

— On croyait plus vous voir...

— C'est quoi votre problème ? le coupai-je, contrarié à l'idée que l'on puisse encore me faire des reproches à une heure aussi tardive.

— C'est à cause de Nady ! lâcha l'ablette visiblement tendue.

— Et lui, c'est qui ?

— Virus, mon cop.

Le Virus en question me jeta un regard fossile. Noir. Charbonneux. Un mépris absolu pour le genre humain que j'étais supposé représenter.

— Allez, raconte... encourageai-je Reynald, entre deux bouffées âcres.

— Nady est morte... Ma meuf est morte ! Vous entendez ?

J'encaissai l'information, mais je pris plus de temps à la décrypter.

— Et c'est toi qui l'as butée ?

— Non... NON ! C'est pas moi... Si j'tenais le putain de sa race qu'a fait ça, j'lui ferais bouffer ses couilles, l'enfoiré !

Joyeux programme en perspective, même s'il me manquait encore la clé de cette petite causerie matinale.

– Et maintenant, je suis censé faire quoi ?

Reynald reprit pied. Avec la lenteur d'une tortue lorgnant une feuille de salade.

– Vous allez prévenir les keufs.

– Rien que ça ! Au nom de quoi ? À la réflexion, je ne garde pas forcément un très bon souvenir de notre dernière rencontre.

– Je sais ! On vous a fait chier grave mais faut pas nous en vouloir. C'était pareil avec tous les blaireaux qu'on croisait.

– Mais pourquoi moi ? insistai-je.

– C'est Virus qu'a pensé à vous. Il a pas oublié la mandale.

Je restai sans voix. Médusé par tant d'aplomb, car à l'évidence je ne me souvenais de rien. Ni du gus assis derrière moi, ni de la claque que j'étais supposé lui avoir administrée.

– Ouais, glapit Virus, vous m'aviez confisqué mon portable. J'l'ai repris sans perm et vous m'avez cogné.

– Si tu le dis !

– Même que je m'suis juré qu'un jour j'vous éclaterais la gueule.

– Ne te gêne pas ! Je crois même que ça me détendrait...

Désormais, rien ne pouvait plus me surprendre.

– On verra ça plus tard, poursuivit-il, visiblement plus rancunier qu'un taureau breton. Pour l'instant, on vous montre le corps de Nady et on s'casse. Vous phonez aux keufs et vous nous oubliez. Compris ?

– Okay. Mais pourquoi moi ?

– En souvenir du bon vieux temps, m'sieur Labiche ! Et si vous avez des envies de nous balancer, on sait où vous créez... On sait aussi que vous avez deux morpions qu'habitent le coin. Que vous allez être pour la troisième fois grand-père et qu'au mois de juin vous vous cassez en

retraite. Alors si vous avez pas envie de vous retrouver estropié, mettez-la en veilleuse et faites ce qu'on vous dit.

– Les gars, pourquoi ne pas vous prendre par la main et passer vous-même la com ?

Virus ricana.

– Pour qu'on nous foute en plus la mort de Nady sur le dos. On n'est pas ouf ! Déjà qu'ils nous cherchent des poux pour des histoires de shit.

Et dire qu'en son temps, je leur avais proposé mes services. Il y avait de quoi rire jaune. En deux ans, ces poireaux du système éducatif avaient tout compris des arcanes de la vie. De véritables entrepreneurs en herbe. Avec recherche de sous-traitants pour les sales besognes.

– Et je leur dis quoi aux flics ?

– Qu'ils trouveront une morte entre deux piles de bois.

Reynald me désigna une cargaison de planches en attente sur le quai. Un arrivage récent en provenance de Finlande. Du bois qui finirait selon toute vraisemblance en meubles à bon marché.

– Et vous l'avez laissée là-bas ?

– Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on allait la reconduire chez ses vieux en nous excusant pour le retard ? Vous me faites marrer, m'sieur Labiche !

Progressivement, le Chivas perdait de son effet anesthésiant et mon brouillard intérieur s'éclaircissait à la vitesse d'une aube rampante. Avec cette netteté du détail n'augurant rien de bon.

– Venez, on va vous montrer !

Je les suivis sans discuter. Sans trop savoir si je me sentais lié par ma promesse passée ou mes faiblesses du moment.

## 2

Je survécus à l'aube.

L'éveil n'en fut pas moins difficile. Comme un prolongement douloureux de la nuit. Un cauchemar qui ne voulait plus s'éteindre.

Le jour diaphane m'attira en bordure de mer. Sur cette promenade qui m'avait vu tant de fois traîner mes douleurs. D'ordinaire, la marche m'apaisait. À moins que ce ne fût la contemplation de l'océan.

La neige crissait sous mes pas. Une sensation rare. Un bonheur que je ne pouvais déguster pleinement toutefois, tant la mer, ce matin-là, me paraissait loin de mes préoccupations. Un effet du froid gommant tous les effluves dont je me nourrissais habituellement.

Au loin, un voilier mettait le cap sur l'Angleterre. La silhouette élancée fendait les flots dans des gerbes d'écume aux reflets métalliques. Inexorablement.

Mes pensées voguaient alors sur d'autres mers. Des océans d'incompréhension. Des visions dont je ne pouvais plus me détacher.

Nady reposait sur le dos.

Reynald et Virus s'étaient bien gardés de bouger son corps. Et dans la mort, la jeune fille m'avait offert une représentation de l'innocence comme jamais je n'en avais

approchée. Un regard clair, presque cristallin, sondant l'indéfinissable mystère de la nuit. Une vision me rappelant certains chefs-d'œuvre de l'école flamande, entre ombre et vérité lumineuse.

Je poussai jusqu'au casino. Puis, au-delà de la piscine à l'abandon, sur cette tranche de plage qui m'avait vu jouer tout gamin entre falaise et estran. Tout en me tordant les chevilles sur des galets pervers, je m'attachai au vol criard des goélands au-dessus de ma tête. Des volatiles insensibles au temps et à la mort.

Lise s'en était allée et je ne savais pas quoi en penser. Peut-être une attirance nouvelle pour ma bouteille de Chivas à qui j'avais confié tout mon désespoir jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai au Carina.

Une poignée de lève-tôt assiégeait le comptoir. Je saluai la compagnie ainsi que le patron.

Max avait été un de mes tout premiers élèves. Une rencontre qui ne s'oubliait pas.

Je l'appréciais. Même si parfois il s'embarquait dans des colères homériques dont les protagonistes parlaient avec respect des semaines durant. Une façon impudique de se protéger, car à mes yeux, il possédait ce supplément d'âme, cette écoute de l'autre qui rendait la vie un peu moins oppressante.

– Ça n'a pas l'air d'aller, me lança-t-il une fois que je me fus juché sur un de ses satanés tabourets de bar.

– Les femmes ! lâchai-je avec ce fatalisme rebutant d'ordinaire les plus entreprenants.

– On n'en fait jamais le tour, prolongea mon voisin de gauche. Rien que des pitbulls ! Elles te retirent le slip et c'est l'existence qu'elles te bouffent après...

L'assemblée partit à rire. De ce rire franc faisant oublier pour un temps toutes les saloperies du monde.

– Qu'est-ce que tu prends Félix ?

– Une noisette et un grand verre d'eau, s'il te plaît...

Le bar tout en longueur s'ouvrait sur la promenade. L'été, les estivants occupaient la terrasse et profitaient de la réverbération offerte par l'immeuble au-dessus d'eux. Pour admirer la mer, il fallait traverser le boulevard et grimper sur l'esplanade. Un haut lieu de la promenade dominicale fécampoise.

Max me servit et je me concentrai sur les conversations. Rien que du classique avec des sujets aussi rebattus que la météo, la politique, les résultats sportifs du week-end et son angoissant feuilleton : le HAC arriverait-il à sauver sa tête en Ligue 1 ?

Chacun avait son avis. Il y avait les optimistes de nature, les optimistes de circonstance à chaque fois que le club doyen parvenait à grappiller quelques points, les indémodables pessimistes trouvant que ce n'était jamais assez et puis, les défaitistes de naissance. Paradoxalement, je n'appartenais à aucune de ces chapelles, préférant de beaucoup les joutes rugbystiques. Une position me confinant dans une neutralité quasi helvétique.

– Tiens l'Institut, un peu de lecture, chevrota Vigan, un grand balèze au teint buriné, en me passant le *Liberté Dimanche* du jour.

Je parcourus la une, puis les pages intérieures, avec une certaine fébrilité. Besoin de vérifier. Même si je savais pertinemment que la connaissance de la mort de la gamine n'était intervenue que bien après le bouclage du journal.

Je commandai un nouveau café. Un double sans lait cette fois, histoire de réveiller mes neurones engourdis par tant de mauvaises nouvelles. Lise, Nady...

Vigan sortit et l'appel d'air nous rappela que nous étions bien en hiver. Un deux février pour être tout à fait précis. Un dimanche de surcroît où rien ne semblait être écrit comme à l'ordinaire.

Je bus mon jus en finissant d'étudier le journal. On parlait de la manif de la veille. Plus de dix mille personnes avaient bravé les intempéries pour contester les plans du Medef et de ses marionnettes gouvernementales.

– On finira bien par les avoir, lançai-je à l'adresse de Max qui essayait de lire l'article à l'envers.

– Si tu le dis Félix, mais moi, j'les sens pas.

– Tu crois vraiment qu'ils vont reculer l'âge de la retraite ?

– À mon avis, ils vont pas s'gêner. La droite la plus bête du monde qui retrouve le pouvoir après vingt ans d'opposition, on peut s'attendre au pire... Et puis tu sais, au risque de t'faire de la peine, elle est déjà à soixante piges dans le privé.

– Et alors, ce n'est pas une raison ! Public-privé, tout le monde doit pouvoir profiter de sa retraite après trente-sept annuités et demie de cotisation.

– C'est là-dessus qu'ils vont taper, Félix, crois-moi. Ils vont mettre le paquet. Public contre privé. Tu verras !

Je restai perplexe tandis que Max glissait à l'autre bout du comptoir, une bouteille de rosé à la main. Un côtes-de-provence dont il emplit le verre de quelques inconditionnels.

Je m'éclipsai dans le dos de Popeye. Un ancien de la grande pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Un type tout en rides, droit comme un I sous sa casquette de toile toute défraîchie. C'était une figure du port comme on n'en rencontrait plus. Une référence en matière de navigation hauturière.

– Salut la compagnie !

– À plus tard, Félix...

Les cafés m'avaient remis à flot. Enfin, je le crus en poussant la porte du Carina. Mais au fur et à mesure que je remontais vers le port de plaisance et ses pontons déserts, je compris que je ne me débarrasserais pas aussi

facilement de mes angoisses nocturnes. La boule restait toujours aussi présente. Un stress en sommeil que je promenais à mon corps défendant. Une réminiscence de mes premières années d'enseignement. Car, dans une autre vie, j'avais été instituteur avec une classe à l'année.

Avant de choisir d'être remplaçant. Pour le meilleur et pour le pire.

Je marchais. Et tout en allongeant le pas, j'essayais d'emmagasiner toutes ces images trop rares d'un port sous la neige. Des instantanés d'un contraste saisissant avec la réalité ordinaire. Une magie donnant tout à coup un tout autre relief aux volumes existants.

Place Nicolas-Selle, j'achetai une baguette puis remontai vers l'église Saint-Etienne en me concentrant sur les bateaux bien alignés du bassin Bérigny, des voiliers, pour la plupart, en souffrance sous leur manteau de neige.

Je voulais oublier le corps de la gosse. Cette injuste vérité que je partageais désormais avec Reynald et son pote, ces deux monstres d'égoïsme que je n'avais pas su ramener à la raison. Ou voulu. Faute d'être plus courageux qu'eux.

En abordant la place Petite-Croix, je compris que je ne pourrais passer la journée en me morfondant seul chez moi. Il y avait trop de noirceur dans mes pensées. Trop de départs inexplicables pour que j'aie m'enfermer dans cet appartement soudain privé des essences mêmes de la vie. Toutes les musiques du monde n'y auraient rien changé. Pas même les compositions de Neil Hannon, ce drôle de dandy irlandais à la mélancolie sidérale et envoûtante.

Je grimpai dans mon véhicule et pris la route.

### 3

La neige gommait les aspérités. Lissait le paysage. Déroulait sa blancheur virgine entre des oasis ceints d'arbres protecteurs. Un tapis lumineux et sans accroc. Une vision magique.

Sur la chaussée, l'action conjointe du sel et du soleil transformait ce sucre glacé en une bouillie collante que les véhicules projetaient derrière eux. Des brouillards plaqués par l'effet de vitesse aux pare-brise des suivants.

Mes essuie-glaces avaient beau s'agiter, ils restaient désespérément inefficaces. Je ne voyais rien ou pas grand-chose. Je suivais les méandres de la route en aveugle, le regard hypnotisé par les feux rougeoyants du véhicule me précédant.

Puis la voiture devant moi prit soudain son envol et mon horizon s'éclaircit enfin.

Inconsciemment, je relâchai l'attention. J'avais maintenant Étretat et son aiguille en ligne de mire. Un phare dans mon brouillard.

Arrivé à destination, je me hasardai au cœur de la station balnéaire et me garai aux abords de la plage. J'embrassai le paysage et remarquai que la Manche dispensait les mêmes reflets tranchants qu'à Fécamp. Devant moi, un véliplanchiste kamikaze s'essayait aux subtilités